

Hors Champ

Numéro 7

Dimanche 25 août 1996

États Généraux du Film Documentaire de Lussas

UN AUTOMNE EN POLOGNE

L'insolente éloquence d'un regard

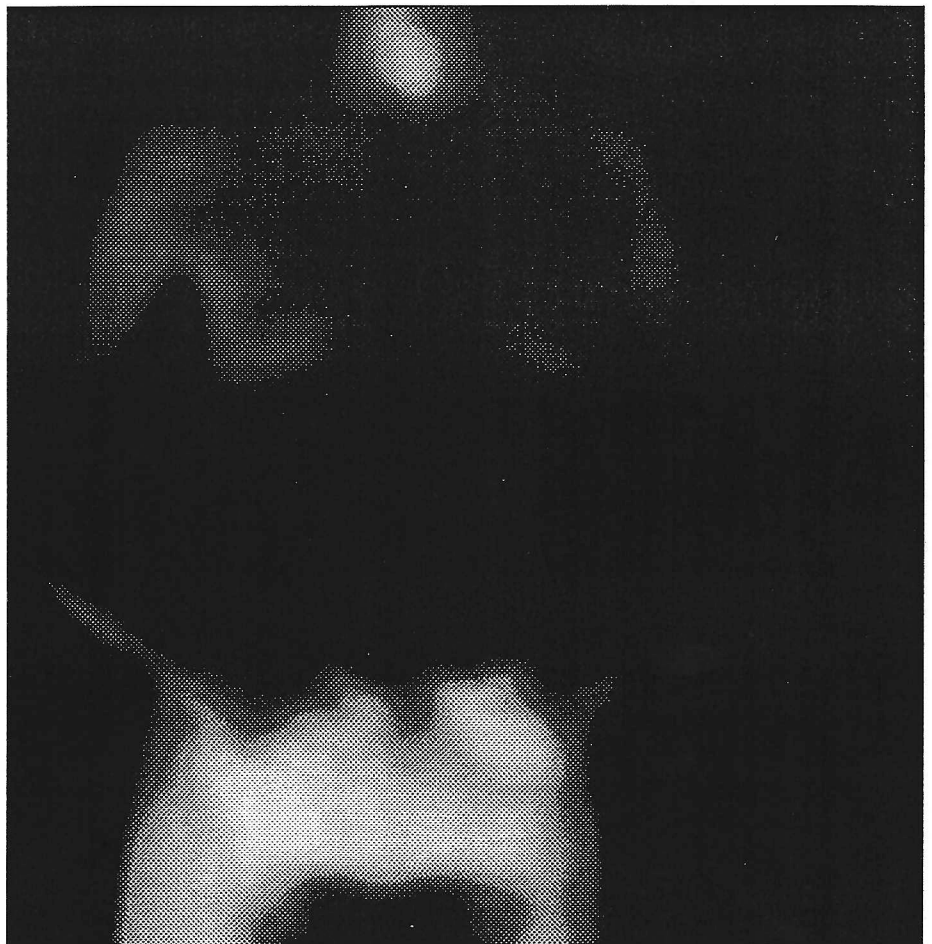
La visite de la Pologne d'aujourd'hui peut constituer un pèlerinage important dans une existence. L'histoire récente de ce pays nous a enseigné, du moins faut-il l'espérer, la leçon du siècle. Nul besoin de trouver une motivation personnelle, familiale, consciente pour ce voyage. Chacun peut avoir lu et pris la mesure de ce qui s'est passé dans ce pays au cours de la guerre 1939-1945. Certains, plus jeunes, ont en eux le besoin inavoué de se confronter de visu aux briques sinistres du rempart du ghetto de Varsovie... à l'indicible horreur qui émane des baraquements du camp d'Auschwitz. Mais la démarche de Julien Donada ne s'inscrit pas uniquement dans ce registre. Son film, *Un automne en Pologne*, est un recueil d'impressions, à l'allure de flânerie poétique, sur une quête géographique en forme de spirale qui nous amène "au centre du monde". Son regard, s'il questionne le passé, s'accroche aussi au présent, à l'activité humaine, ce ressort qui sauve en dernier recours l'individu : l'action, concentré d'instinct de conservation. Car la Pologne s'est reconstruite, a initié les pays de l'Est à la tentative démocratique, à l'économie de marché. L'énergie de la vie, de la survie... c'est aller de l'avant, stationner, c'est reculer, pour les individus comme pour les états. Pourtant, dans ce pays en incessante reconstruction, reste Auschwitz, gouffre d'existences devenu lieu de pèlerinage émotionnel, à visiter par curiosité, en touriste, parce que "ça tient encore debout". Parce que les pierres vibrent encore sourdement et parlent peut être mieux que les livres, d'un passé occulté. Parce qu'on a envie d'avoir honte pour l'Homme... là-bas. Les visages, monuments, places, paysages se succèdent. La relance mutuelle image-texte aiguise nos sens. Le narrateur nous informe plan après plan de la présence ou de l'absence de ses états d'âme. Le film se clôt dans les allées fantomatiques du camp de la mort, en une ultime provocation du narrateur en cet endroit exécré mais scrupuleusement conservé.

Julien Donada nous convie à profiter d'un langage cinématographique où l'acuité du regard se met au service d'un certain courage

subjectif. Concernant le monologue intérieur : séduction serait un mot un peu lourd, disons qu'on suit la pensée, et qu'on ne la lâche plus. Agréable sensation de se perdre dans la petite musique intérieure d'un observateur qui n'hésite pas à prendre la clef des champs au sein même de sa propre cohérence descriptive. L'image est délestée de sa signification intrinsèque par les mots. Indéniablement, il souffle dans *Un automne en Pologne* un vent d'impertinence qui a quelque chose à voir avec la jeunesse dans ce qu'elle a de léger. Le narrateur se pose en une sorte de faux candide bien informé, non dénué d'humour. Les phrases coulent, simples dans leur formulation, profondes dans ce qu'elles convoquent en nous. Là, se situe un réjouissant paradoxe que Marker a mis à jour dès ses *Lettres de*

Sibérie : les images peuvent être à la fois outrageusement faussées et pourtant profondément exactes par la grâce d'un texte. Ce qui met le spectateur en état d'alerte permanent et l'empêche de tourner en rond dans les redondances son-image. De fait, le film de Julien Donada peut nous donner parfois une impression de malaise. L'irrévérence de certains propos - "*Étrangement, je me sens bien.*" (dans le camp d'Auschwitz) - dans sa franche ingénuité, peut perturber, voire effrayer. Il y a un exorcisme secret au bout de ce voyage initiatique qui ne veut pas se l'avouer. Une volonté de provoquer sans doute, mais aucune perfidie dans *Un automne en Pologne*. Juste des phrases acérées, insolites, qui ne peuvent laisser indifférent.

Jean-Jacques N'diaye



Filigrane

Il ne lui reste plus que quelques jours à bosser. Encore quelques Ricard à servir, quelques verres à essuyer, un dernier repas pris à la va-vite, et basta, il rend son tablier de garçon de café et se tire de Lussas. "États généraux du film documentaire". C'est ça qui l'avait attiré ici. Surtout le mot "film". Ça lui avait illuminé l'esprit avec la force d'un projecteur. Une telle réunion de films, pour lui, ça voulait dire festival. Un mot pailleté de strass. Et des festivals, il en avait déjà vus. A la télé pour être exact. Avec tous ces photographes qui tournaient tout autour comme des mouches. Ah, quelle chance ils avaient, ceux-là! Et c'est bien de ça qu'il avait envie. Être comme eux. Voir des stars. Les servir. Leur parler peut-être. "Un café, s'il vous plaît.", "Voilà, Madame Deneuve.", "Une petite... euh, bière, Monsieur Belmondo?", "Oui, merci... Non, gardez la monnaie."

Imaginez un peu. Et une dédicace par-ci, un sourire par là. Les côtoyer. Surprendre leurs conversations au hasard d'une commande. Leur donner du feu peut-être. Exister quoi. Tiens, il emmènerait son petit Kodak, histoire de prendre quelques clichés à faire baver de jalousie ses collègues de boulot. Ils n'en reviendraient pas d'une telle chance, eux qui auraient passé l'été derrière de tristes comptoirs. Et aujourd'hui, alors que la semaine se termine, il n'a toujours pas vu l'ombre du parfum d'une vedette. Même pas à la télé. Ici, les stars s'appellent Comolli ou Labarthe. En plus, il paraît que Bernard Rapp était là, mais sans ses lunettes il ne l'a pas reconnu... Tu parles d'une déveine! Alors le projecteur s'éteint doucement pour assombrir son esprit d'un voile d'amère fatigue. Décidément, la vie est vraiment merdique.

Francis Laborie

GÉNÉRATION HIP HOP Spéciales dédicaces

Originaire du Bronx, le mouvement Hip Hop déboule dans nos banlieues dans les années quatre-vingt. Les balbutiements de gloire médiatique - souvenons-nous de l'émission "Hip Hop" sur TF1, quinze minutes dominicales pendant lesquelles Sidney tentait de contenir les limites du débordement d'un joyeux bordel - ont fini par être récupérés par la mode et la publicité qui en ont fait un concept marketing. *Génération Hip Hop* nous rappelle que ce mouvement est l'expression d'une véritable culture urbaine qui intègre aussi bien les arts graphiques que la musique ou la danse. Une culture qui véhicule un état d'esprit (la philosophie du positif), un mode de vie et une conscience politique inscrite dans un dessein de lutte. Bien que la notion d'unité du groupe lui soit indissociable, elle n'a pas nuit à la recherche individuelle, et en aucune manière la danse ne s'est cantonnée à une répétition de gestes conventionnels. Le Hip Hop a su s'ouvrir en intégrant différentes influences comme la danse contemporaine (Samir Hachichi, ex-danseur de "Traction Avant" est parti étudier chez Merce Cunningham), la danse africaine, le mime, la capoeira brésilienne pour s'inscrire définitivement dans la mouvance de chorégraphes reconnus.

Même si des rencontres nationales de danses urbaines se sont organisées à Paris, même si le Théâtre Contemporain de la Danse prend l'initiative de créer Collective Mouv', le film souligne les difficultés à présenter des spectacles dans les petits théâtres de quartier. Indéniablement, par sa nature originelle, le Hip Hop "dérange" et reste largement hors de la scène officielle.

Le morceau du générique, titre du groupe NTM ignoré par la plupart des radios, évoque dès le départ cette idée d'une culture parallèle.

Plein air

Le film accumule ensuite les portraits de ces danseurs qui nous mènent dans les terrains vagues, les halls d'entrée, les caves, lieux autrefois investis, encore emplis d'affects. On regrettera pourtant la simple évocation de cet environnement social qui mériterait d'être véritablement traité et permettrait au film d'éviter parfois une tournure trop "télévisuelle". Alors peut-être, il se dégagerait du film un mouvement à l'ampleur plus digne de son sujet.

Emmanuelle Legendre

Salle 1

10 h 00 Peter Watkins

Edvard Munch (vostf)

14 h 30 Atelier Addoc

Thérèse

de Alain Cavalier

Julie, itinéraire d'une enfant du siècle

de Dominique Gros

21 h 30 Soirée de clôture

Une saison au paradis

de Richard Dindo

Salle 2

10 h 00 Rediffusion

36, le bel été

Vietnam Project (1^{er} épisode)

de Henri de Turenne

14 h 30 Sélection française

Bosnia hôtel

de Thomas Balmès

La tribu du tunnel

de Florent Marcie

Les gens du Havane

de Bernard Mangiante

Ont participé à ce journal :

Bruno Dufour, Francis Laborie,
Sabrina Malek, Cédric de Mondenard,
Jean-Jacques N'diaye, Christophe Postic,
Arnaud Soulier, Éric Vidal.

A l'année prochaine.

Hors champ est soutenu par

CÉMEÀ
DÉPARTEMENT NTC

Après le 16 mm, le S16 mm,
le 35 mm et les Télécinémas
numériques, il y a aussi le
montage virtuel chez Telcipro

Que l'on soit négatif ou positif il faut d'abord être réaliste et apprécier notre équipement de haut niveau. Nous ne sommes peut-être pas incontournables dans le métier, mais nous ne laissons rien au hasard. N'allez pas penser que nous faisons tout ce bruit pour notre image. C'est surtout bon pour la vôtre!

Contact : Francine Jean-Baptiste - Tél. (1) 4089 8034,
présente aux États Généraux de Lussas.

TELCIPRO
L'image dans l'âme